

TRISS

JULIETTE

CHARLOTTE

AMANDINE

AUDE

ALICE

TU N'ES PAS SEUL·E

SURELLANZA

écrit et réalisé par
Julie Perreard

UN FILM PRODUIT PAR SOPHIE CABON ET ANGELE PERROTTET / UNE COPRODUCTION : FRANCE TÉLÉVISIONS, LES FILMS D'ICI MÉDITERRANÉE, LES FILMS D'ICI ALLIINDI
AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE / AVEC LE SOUTIEN DE LA COLLECTIVITÉ DE CORSE / IMAGE ET SON JULIE PERREARD,
MONTAGE LAURENCE SALINI ET JULIE PERREARD, MUSIQUE ORIGINALE PASQUA PANCRAZI, ETALONNAGE AYMERIC AYRAL, MONTAGE SON ET MIXAGE BAPTISTE SANGLA

france.tv Allindi



D O S S I E R D E
P R E S S E

SYNOPSIS

« TU N'ES PAS SEULE »

« AUX FEMMES ASSASSINÉES »

« HÈ BRAVU (IL EST GENTIL) MAIS IL M'A VIOLÉE »

« NON C'EST NON », « BASTA A VIULENZA ! (STOP LA VIOLENCE) »

Ces phrases collées sur des murs, au bord des routes ou dans les rues de Bastia à Ajaccio, tutoient en Corse les tags nationalistes et autres slogans footballistiques. Des femmes osent aujourd'hui s'emparer de l'espace public et de leur territoire pour y coller des slogans et des témoignages qui dénoncent ce que des hommes leur ont fait. Ce sont des colleuses.

Ces messages qui exposent des faits de violence sexuelle et sexiste, je les ai lus. Ils ont résonné en moi.

Aussi vais-je à la rencontre de celles qui, dans l'ombre, collent ces mots en noir et blanc comme un appel. Triss, Charlotte, Juliette, Amandine, Aude, Alice, caméra au poing, j'intègre les rangs de leur communauté. Je suis encore loin de me douter de l'impact profond que la sororité qui les unit aura sur moi...



LES COLLEUSES



TRISS

La « grande sœur », l'initiatrice des collages en Corse

Triss, 33 ans, est une femme engagée et énergique, elle fonde le Collectif Collage féminicide Corse en 2019.

Ancienne victime de violences conjugales, elle transforme son vécu en action militante et artistique sur les murs de son île.

Elle s'implique aussi dans la sphère publique pour améliorer la prise en charge des femmes victimes de violences.

Personnage central du film, elle est suivie dans ses actions et ses échanges intimes.

La penseuse qui fait parler les murs en corse.

Juliette, 26 ans, est une étudiante en master d'histoire.

Issue d'un milieu mêlant rigueur intellectuelle et liberté, elle développe très tôt un esprit critique.

Elle s'engage à travers le collage dans le sillage de #IWAS (#MeToo en Corse).

Ses phrases peintes, souvent en langue corse (sa langue maternelle), questionnent le territoire, l'identité et la place des femmes.

À travers son regard et ses échanges, elle oblige à sortir du silence et à repenser l'engagement.



JULIETTE

Celle qui revendique et se réapproprie sa liberté.

Charlotte a 24 ans. Elle et Juliette sont sœurs.

Elle est entrée dans la vie sexuelle par un viol, à l'âge de 16 ans. De cette agression a découlé une série d'humiliations dont il lui a fallu huit ans pour se relever.

Le collage est devenu pour elle un geste viscéral : un moyen de panser ses plaies et, peu à peu, de retrouver sa dignité.

Issue d'une famille corse solidement implantée sur une île où « on est censé être à l'abri », selon ses mots, Charlotte interroge aujourd'hui la bienveillance du clan — qu'il soit familial, amical ou social.

Petit bout de femme vive et sensible, Charlotte revendique avant tout une chose : la liberté.



CHARLOTTE

LES COLLEUSES



AMANDINE

La survivante qui tente de recoller sa vie, morceau par morceau.

Amandine, 25 ans, est originaire d'Ogliastu. Après une longue dépression et une enfance brisée par la violence et l'inceste, elle prend conscience de son statut de victime, et cherche un moyen d'extérioriser sa douleur, pour elle, le collage prend la forme d'une thérapie.

Son geste artistique, d'une extrême délicatesse, révèle une sensibilité profonde et des blessures intimes.

Refusant la voie judiciaire, elle choisit de raconter son histoire par les murs, puis devant cet objectif.

Celle qui soigne les corps en libérant les voix.

Alice, 32 ans, est kinésithérapeute et entraîneuse de natation synchronisée, pleinement investie dans son travail.

Confrontée à l'auto-dévalorisation des femmes, elle crée des cercles de parole au sein même de son cabinet.

Ces rencontres deviennent pour elle un outil de reconstruction, de transmission et de sororité.

Très active sur les réseaux sociaux, Alice fait de la parole féministe une arme quotidienne, sa devise : prendre la parole, c'est la diffuser.



ALICE

La militante qui fait de son corps un terrain de lutte et de réappropriation.

Aude, 25 ans, vit et travaille dans la région bastiaise comme aide médico-psychologique auprès d'enfants autistes.

Sensibilisée très tôt au féminisme via les réseaux sociaux, elle s'engage avant l'apparition de #IWAS.

Inspirée par les Femen, elle rejoint rapidement les colleuses et s'enrichit du collectif.

Son rapport à son corps, longtemps conflictuel, a profondément façonné sa féminité et son identité.

Être soi et être bien avec soi-même a été un long processus de reconstruction et d'affirmation.



AUDE

JULIE

La réalisatrice
et son intention

PERREARD

La réalisatrice découvre les collages féministes sur les réseaux sociaux, à travers les images nocturnes prises par les colleuses elles-mêmes.

Puis, ils apparaissent dans son quotidien, dans l'espace urbain corse :

« Lorsque j'ai aperçu pour la toute première fois « TU N'ES PAS SEULE », collé sur un grand mur à l'entrée d'Ajaccio, j'ai été saisie, littéralement. »

Ces collages, nés d'un besoin urgent de dénoncer les violences faites aux femmes et les féminicides, trouvent en Corse une résonance particulière. Dans un territoire où les murs sont traditionnellement investis par des revendications politiques masculines, ces phrases portées par des femmes marquent une réappropriation inédite de l'espace public, à la fois déterminée et profondément symbolique.

Les collages rendent visible cette réalité enfouie et interrogent le mythe persistant d'une société matriarcale, révélant la permanence d'un système patriarcal.



À travers ce film, Julie souhaite dresser le portrait de ces colleuses, révéler leurs singularités, leurs fragilités et la sororité qui les unit.

En s'engageant physiquement à leurs côtés, elle fait de la caméra le prolongement de son regard.

Ce film explore le va-et-vient entre l'intime et le politique, et inscrit dans la durée ces paroles éphémères collées sur les murs, afin que leurs mots continuent de résonner au-delà du territoire et du temps.



INTERVIEW DE JULIE PERRÉARD

Q. Qu'est-ce qui a déclenché chez vous l'envie ou plutôt la nécessité de faire ce film à ce moment précis de votre parcours de réalisatrice et de votre vie ?

R. C'était en 2020. Je venais de terminer un film documentaire déjà très personnel, dans lequel j'explorais, entre autres choses, ma relation presque physique à mon territoire, la Corse.

Dans ce film, structuré autour de la campagne électorale d'un homme politique indépendantiste, j'apparais — hasard ou non — comme l'unique femme au sein d'un univers rural très masculin. Et, sans vraiment le planifier, il se trouve que j'y affirme ma position et mon regard de femme, presque inconsciemment.

Au mois de mars, des collages dénonçant les violences sexistes et sexuelles commencent à apparaître sur l'île. Je les découvre en premier lieu sur les réseaux sociaux.

Quelques mois plus tard, ils accompagnent le mouvement #IWas, qui libère la parole de très jeunes femmes corses autour d'agressions sexuelles subies, souvent très tôt.

L'île bouillonne autour de ces questions et je commence à le ressentir fortement.

En juillet 2020, à Ajaccio, je croise le collage **TU N'ES PAS SEULE**.

Il m'interpelle à double titre.

D'abord en tant que femme : je le lis comme « *Tu n'es pas seule* à avoir subi la violence que tu as subie, d'autres femmes, comme toi, ont vécu la même expérience ». Je l'entends aussi comme une main tendue : « *Tu n'es pas seule*, si tu as besoin, nous sommes là ».

Pour moi, ce slogan encourage le décroisement des victimes, la libération de la parole des femmes sur les violences qu'elles ont subies et porte aussi en lui une idée essentielle : la solidarité entre femmes, la **sororité**.

Je me sens soudain directement concernée.

En tant que réalisatrice, je suis également fascinée par cette méthode nouvelle et singulière : des lettres peintes en noir sur blanc, sur des feuilles A4, collées clandestinement sur des murs et des murets, en ville ou au bord des routes.

Moi qui m'intéresse depuis longtemps aux murs de mon territoire, dans le sens où ceux-ci constituent de véritables tribunes — supports de revendications politiques, le plus souvent nationalistes, de tags marquant l'affiliation à un clan footballistique ou d'hommages à des martyrs tombés sous les balles — je perçois à travers ce geste artistique qu'est le collage, une manière sensible, élégante, percutante pour les femmes de s'emparer de cet espace d'expression.

Alors, fin 2020, c'est vers les femmes que je décide de tourner ma caméra : les six jeunes femmes du collectif « Collage féminicide corse ».

Q. Dans votre film, vous faites le choix de filmer les groupes de paroles organisés par les protagonistes. Les groupes de paroles ont toujours été un outil féministe répandu mais peu connu et surtout peu filmé. Comment on filme ces moments où la parole est à la fois spontanée, continue et profondément intime ?

R. J'ai la particularité de disparaître derrière ma caméra... c'est ce que m'ont toujours dit mes protagonistes ! Et c'est un peu ma marque de fabrique (rire).

En réalité, je tisse une relation de confiance avec elles dès le départ. Une sorte de contrat oral et moral. Je leur expose clairement mes intentions, et elles me posent leurs limites, si elles en ont. Parfois, ces limites évoluent au fil du tournage.

Ensuite, je reste toujours très discrète. J'attends aussi, parfois, le bon moment avant de déclencher l'enregistrement. C'est une question de ressenti.

Et puis, le film étant tourné sur la durée, ça aide. À la fin, je me fonds dans le groupe, je deviens l'une d'entre elles, comme une sœur.

Alors, tout devient plus simple.

D'un point de vue plus cinématographique, j'ai eu la chance que ces réunions se déroulent dans le cabinet de kinésithérapie d'Alice.

Les filles se réunissaient devant l'immense miroir — trois mètres par quatre — du fond de la salle. Une aubaine pour moi ! Je pouvais faire entrer dans le même cadre la locutrice et son interlocutrice, sans avoir à bouger sans cesse.

Cela m'a permis de faire exister beaucoup de choses à l'intérieur d'un même plan, avec en plus une dimension esthétique, voire poétique, et aussi symbolique.

Q. Quand on regarde votre film, on comprend que sa réalisation a eu un impact direct sur votre propre histoire personnelle et sur la manière de relire certains événements de votre vie. Est-ce que faire un film comme celui-ci transforme aussi la cinéaste qui le réalise ?

R. En effet, on ne sort pas indemne d'un tel film. Surtout quand il prend presque quatre ans de votre vie...

Tourner la caméra vers quelqu'un provoque forcément quelque chose — chez l'autre, mais aussi dans la relation qu'on entretient avec ses protagonistes. Les colleuses, le collectif, ont évolué au fil du tournage. Quelque chose s'est construit autour du film, pour le film, avec lui. Je dis souvent que c'est notre film : nous l'avons fabriqué ensemble, nous avons cheminé avec lui, évolué avec lui.

Moi-même, je n'ai pas su — je n'ai pas pu — rester dans la position confortable de celle qui se cache derrière sa caméra.

Le premier déclic a été celui-ci : lorsque mon agresseur entre dans le cadre et le traverse.

Quand on est cinéaste, et qu'on croit aux signes, à la magie du réel — à quelque chose de presque métaphysique au moment où l'on déclenche l'enregistrement — on ne peut pas faire comme si ce n'était rien. On accorde une importance folle à ce qui vient de se produire. C'était presque symbolique. À cet instant, j'ai su que je ne pouvais pas ne rien faire de ça.

Puis, à mesure que je tournais, beaucoup de choses sont venues me percuter. Comme je le dis à un moment dans le film : « tout s'interpénètre, mon film, mon travail et ma vie ».

Et il y a aussi eu la force du collectif, la sororité, comme je l'évoquais plus haut. Tout cela m'a traversée, forcément.

Enfin, de façon plus consciente, plus intellectuelle peut-être, je me suis dit qu'il était important, aussi, pour la force du film, que j'incarne ce double mouvement que les colleuses provoquent : du public — les murs — à l'intime — la résonance avec sa propre histoire — puis de l'intime au public, de nouveau.

En tant que cinéaste, c'est le film le plus personnel que j'ai fait, dans lequel je me dévoile le plus.

En tant que femme, ce film m'a transformée. La liberté me guidait déjà, je traçais déjà mon sillon. Mais aujourd'hui, je suis une femme déconstruite, éveillée, qui voit et qui entend.



Q. Dans le documentaire, vous alternez entre les prises de parole, les actions collectives et les témoignages individuels. Pourquoi est-ce que c'était important pour vous de faire coexister ces deux formes ?

R. Une de mes intentions, en réalisant ce documentaire, était de filmer la force du collectif, mais surtout d'en révéler le moteur : ce qui a poussé chacune à prendre le pinceau et à s'unir. En faisant cela, je voulais faire comprendre que le collectif n'était pas un bloc homogène, mais au contraire, qu'il était constitué d'une multiplicité de regards, de sensibilités, de personnalités et d'histoires intimes.

Je me suis alors approchée des individualités qui le composent, et le film est devenu choral. Alors, c'est aussi la féminité — non pas comme une entité, mais comme une diversité — que j'ai pu dépeindre à travers l'hybridité du collectif : une hydre à six têtes, comme j'aime le définir !

Le film a ainsi pris une dimension immersive et incarnée. Les protagonistes sont devenues de véritables personnages, des héroïnes presque fictionnelles, auxquelles chacun peut s'identifier et dans lesquelles chacun peut se projeter, y compris à travers ma propre présence.

Q. Aussi, vous arrivez à articuler tout au long du film de nombreuses prises de parole individuelles qui sont très fortes sans que l'une n'écrase ou efface la parole d'une autre. Est-ce que cet équilibre a été difficile à trouver ? Et comment avez-vous travaillé cette circulation de la parole au montage ?

R. Mon film est constitué de six protagonistes, et moi. Il fallait en effet que j'arrive à donner une place à chacune, sans que l'une n'efface ni n'écrase l'autre.

Cela s'est construit au montage, et ce n'a pas été une mince affaire...

J'ai d'abord structuré le film de manière à ce que les protagonistes se passent le relais : l'une nous conduisant à l'autre, et ainsi de suite, et pas seulement à travers la parole, mais avant tout à travers l'espace. Il était important pour moi que cette circulation soit incarnée, et pas seulement intellectuelle.

Passée cette étape, je savais que les témoignages de quelques-unes allaient constituer des moments forts et devaient ponctuer le récit par touches.

Aussi, je voulais que le propos progresse, que la tension et l'émotion montent. Je souhaitais qu'on entre dans l'intime et dans l'affect progressivement — ce qui correspond aussi à une vérité du tournage : parce que le film s'est fait sur la durée, la parole s'est libérée peu à peu. Je tenais à conserver cette vérité-là, qui est aussi une vérité émotionnelle.

C'est pourquoi j'ai réservé certains témoignages forts et sensibles, comme celui de Charlotte (dans les clémentiniers) ou d'Amandine (dans le cabinet d'Alice), pour la seconde moitié du film. Je savais également que Triss devait être la première à se livrer, car c'est elle qui me guide, qui ouvre et clôt le film. Elle et moi sommes les personnages fils rouges du récit.

D'autres contraintes ont également dicté mes choix. Le témoignage d'Alice, par exemple, me permettait aussi d'introduire son cabinet de kinésithérapie, dans lequel se déroulent ensuite les réunions.

Il ne fallait par ailleurs jamais perdre de vue le groupe, créer des allers-retours constants entre l'individu et le collectif.

Je voulais aussi que le film rende compte de la société dans laquelle évoluent les colleuses, et moi-même, des événements qui la traversent et qui ont un impact sur nous.

Mon intention était donc de structurer le film comme on construit une maison, autour de deux « piliers » : le procès de l'assassin de Julie Douib et l'assassinat d'Yvan Colonna.

Et au milieu de tout cela, il y avait moi — ma place, ma parole — avec ce point de bascule au centre du film où je franchis le cadre.

Entrelacer le tout a demandé beaucoup de temps, plusieurs mois, d'autant que nous partions de cinquante heures de rushes !

Beaucoup de paroles très fortes — notamment le témoignage d'Aude ou de nombreuses réunions féministes — n'ont malheureusement pas trouvé leur place dans le montage final.

Avec la monteuse Laurence Salini, et le regard toujours très juste de mes productrices, nous avons travaillé presque comme des orfèvres.

Au fond, ce n'était pas seulement une question d'équilibre entre des paroles fortes, mais de tissage : que chacune puisse exister pleinement, tout en participant à un mouvement commun.



Q. Justement, en parlant des deux piliers autour desquels votre film se construit, dans une séquence, vous capturez la façon dont les colleuses mettent en parallèle les manifestations masculines après l'assassinat d'Yvan Colonna et les actions des militantes, qui revendiquent la non-violence.

Pourquoi était-il important pour vous de faire dialoguer ces deux formes de manifestations et comment est-ce que vous vous situez personnellement face à cette tension entre la violence vécue par ces femmes et leur lutte pacifique ?

R. Cette séquence à laquelle vous faite référence est la réunion féministe où les colleuses, après les manifestations hyper violentes dans les rues de Corse, suite à l'assassinat d'Yvan Colonna, remettent en question leur façon de militer, et s'interrogent sur l'efficacité de leurs actions pacifiques.

Pour moi, intégrer ces manifestations dans le dernier quart du film était d'abord, comme je l'ai déjà évoqué, une volonté de rendre compte des événements qui traversaient la société corse au moment où le film se tournait. Et d'arrimer le film à cette société, à ce territoire.

Ces manifestations venaient nous rappeler que quelque chose de très violent imprégnait notre société. Une violence portée par les hommes, principalement, de jeunes hommes, comme on le voit sur les images. Une violence qui répond à une violence d'État, certes, mais une violence tout de même, masculine, brutale, qui nous percute — notamment par la manière dont elle surgit dans le montage — et qui entre, du coup, en résonnance avec la violence subie par les femmes.

La question de la réponse des femmes à cette violence des hommes est posée à plusieurs moments dans le film, pas seulement lors de la réunion féministe. Elle se pose implicitement, par exemple, lorsque Triss colle le mot « vengeance » sur un mur.

La réponse, au niveau du militantisme, Aude la donne très justement lors de la réunion — même si elle est la première à remettre en question sa manière de militer.

Elle dit qu'à ce stade du combat féministe, en Corse, manifester violemment serait contre-productif. Et j'y souscris.

Mais qu'est-ce que la violence, finalement, et comment se matérialise-t-elle ?

Car les témoignages collés sur les murs, les récits des féminicides, ne sont-ils pas, eux aussi, porteurs d'une forme de violence ? Surtout exposés publiquement, sur des murs visibles de tous.

Et que fait-on de la puissance de slogans tels que « Tu n'es pas seule », « Je te crois », « La honte change de camp » ? Ces mots collés sur des murs devant lesquels passent des milliers d'automobilistes et des centaines de passants, ces mots s'imposent. On ne peut pas ne pas les voir, ni ne pas les lire. Ils entrent par effraction dans nos têtes. Ils nous percutent !

D'ailleurs, s'ils sont arrachés, c'est qu'ils dérangent.

Donc, personnellement, puisque la question m'est posée, je crois davantage en la puissance des mots qu'en la violence des poings.

Et puisqu'on parle de mots, et pour en revenir aux murs, puisqu'ils sont centraux dans mon film, ce qui m'a fortement intéressée lorsque j'ai filmé les événements qui ont suivi l'assassinat d'Yvan Colonna, ce sont les tags nationalistes, tous plus imposants les uns que les autres, qui se sont répandus sur l'ensemble des murs de l'île.

Et il se trouve que, coûte que coûte — et la réponse elle est là, finalement, en image, dans la dernière séquence collective du film — les colleuses ont continué à occuper cet espace et à s'en emparer !

A ce moment du montage, je voulais aussi aller plus loin : faire dialoguer les messages.

Mettre en résonnance, par exemple, le tag nationaliste « État hypocrite » avec le collage « L'INACTION EST VOTRE PIRE ACTION ». Car pour moi, il existe un endroit où lutte féministe et lutte nationaliste auraient pu se rejoindre. Sauf que cela n'a jamais vraiment été le cas, sans doute parce que la virilité toxique et la violence qui en découle éloignent les uns des autres...



Q. Avec ce film, vous faites le choix de mettre en scène des messages qui imprègnent le territoire, en étant collés sur des murs, mais vous en intégrez aussi d'autres. Je parle des messages vocaux que les protagonistes s'envoient ; qu'est-ce que cette parole enregistrée apporte au récit que la caméra ne peut pas saisir ?

R. Il était important, déjà, d'intégrer dans le film toutes ces nouvelles formes d'expression — que ce soit les échanges de vocaux, ou les posts et stories Instagram — pour montrer combien cette troisième vague du féminisme est générationnelle.

D'autre part, les « vocaux » sont une manière pour les filles de communiquer entre elles, de partager des informations, des états d'âme, et de commenter l'actualité à plusieurs voix. Cette parole est très différente de celle du témoignage ou des échanges en direct.

On est davantage dans de l'impression, dans une parole qui surgit, comme ça, à chaud. On est aussi dans quelque chose de plus brut, plus improvisé. Plus libre, un peu comme une partition jazz. Car la caméra n'est pas là.

C'est une partition que je voulais faire entendre.

Par ailleurs, j'en ai moi aussi profité pour me saisir de ce mode d'expression, pour prendre la parole en tant que personnage du film. Ceci afin de transmettre ma pensée, par touches, tout au long du récit.

Sauf à la toute fin, où je change de registre de parole et donc de mode d'enregistrement. Lors de mon témoignage final, j'utilise un vrai micro.

Car il y a là quelque chose de plus solennel avec une adresse qui est différente.

Même si, à certains moments, je parle à Triss, je m'adresse en premier lieu au public.

Q. Tu n'es pas seule, s'adresse à la fois aux femmes directement concernées par des violences, mais aussi à un public plus large. À quels spectateurs est-ce que vous pensiez en faisant ce film et qu'espérez-vous provoquer chez eux ?

R. J'ai choisi de réaliser un film sensible plutôt qu'un film militant : un film ancré dans le factuel, loin d'un discours idéologique. Un film qui touche directement à l'affect tout en prenant garde de ne pas tomber dans le pathos.

Ce faisant, ma volonté était d'inclure tout le monde — c'est-à-dire de n'exclure personne, et surtout pas les hommes. Je voulais que chacun puisse se sentir concerné, quel que soit son histoire, son genre ou sa génération.

L'idée était de susciter une prise de conscience et d'ouvrir un espace de dialogue.

À en juger par les échanges, et parfois les témoignages plus personnels recueillis à l'issue de chaque séance, j'ai le sentiment que ce pari est en grande partie réussi.

Q. Qu'est-ce que cette immersion au sein de ce groupe bienveillant et empreint de sororité vous a appris sur la force du collectif et sur l'empowerment féminin (la puissance collective féminine) ?

R. Comme le dit Juliette au début du film :

« Fraternité, pourquoi pas sororité ? »

Oui, pourquoi pas ?

Cette question on se la pose, comme si la sororité n'allait pas de soi. Effectivement, pour les filles de ma génération en tout cas, la solidarité féminine n'avait rien de naturel, tant on nous a longtemps conditionnées à être en compétition les unes avec les autres.

C'est le fameux « syndrome de la Schtroumpfette » : une seule femme au milieu des hommes, et l'idée qu'il n'y aurait de place que pour l'une d'entre nous.

Au contact des colleuses, en découvrant concrètement la sororité, j'ai compris deux choses essentielles. D'abord, qu'ensemble, nous sommes plus fortes. Cela paraît simple, presque évident, mais le vivre change tout. Ensuite, j'ai découvert quelque chose d'inattendu : la paix. Oui, la sororité a apaisé mes relations. L'autre n'est plus une rivale implicite, une menace potentielle. Elle devient une alliée. Et je peux l'être pour elle aussi.

Je choisis de la croire avant de remettre sa parole en doute. Je bannis des mots comme « hystérique » de mon vocabulaire. En somme, je change de logiciel. Et cela fait un bien fou !

LA PRESSE EN PARLE :

Settimana

LA CORSE, VOTRE HEBDO

corse
matin
Corseca di Fatti

corsematin.com

Semaine du 23 au 29 janvier 2026

Documentaire

Du silence à l'écran



La réalisatrice Julie Perreard raconte, dans son documentaire « Tu n'es pas seule », trois ans d'immersion au cœur du collectif Collages féminicides. Quand l'art devient un acte de résistance qui s'exporte à Marseille et à Paris avec des projections prévues à la fin du mois.

La réalisatrice insulaire Julie Perreard revient sur la tournée promotionnelle de son dernier film-documentaire « Tu n'es pas seule », sorti en 2025 et primé au festival Arte Mare en octobre dernier, sa rencontre avec Triss, Aude, Alice, Juliette, Charlotte et Amandine, les membres du collectif Collages féminicides et sur le tournage qui a duré plus de 3 ans.

Propos recueillis par Cyrielle Beltrami

Comment se sont passées les projections dans l'île ?

C'était très bien, très beau. À Ajaccio, il y a eu une standing ovation, quelque chose de très fort. Ça en dit long sur ce que le film a provoqué chez eux, leur ressenti. À Bastia, c'était l'inverse. C'était comme une chape de plomb, la salle était très silencieuse, l'ambiance était lourde mais surtout, elle était chargée d'émotions.

Tout part d'un collage "Tu n'es pas seule"

Il y a eu plusieurs choses dans le fait de voir ce collage. Tu n'es pas seule, qu'est-ce que ça veut dire... ça veut dire que : tu n'es pas seule à avoir vécu la violence que tu as vécue, c'est arrivé à d'autres femmes.

Ça pousse à sortir du silence mais aussi de certaines situations. C'est un moyen de décrocher les victimes et de leur faire comprendre qu'elles peuvent être soutenues. Ça symbolise la sororité. J'ai été interpellée en tant que femme mais aussi en tant que victime. En Corse, les murs sont des tribunes, souvent réservées aux hommes. Que ce soit pour la cause nationaliste, en soutien aux clubs de foot aussi, parfois malheureusement, pour y mettre des phrases racistes, des insultes... quand j'ai vu fleurir les collages, j'ai trouvé que c'était une manière très originale, élégante, artistique et féminine de s'approprier cet espace. J'ai eu envie d'aller voir qui était derrière ces bouts de papier.



S'engager en faisant des films

Parlez-nous de votre rencontre avec les filles, comment le lien s'est établi entre vous ?

Elles avaient un compte Instagram*, je les ai contactées en leur expliquant ce que la vue de ce collage avait provoqué en moi, que j'étais réalisatrice de documentaires et que moi-même j'avais été victime de violences. Triss, avec qui j'ai rapidement tissé des liens étroits, m'a répondu et j'ai donc pu infiltrer ce groupe durant 3 ans.

Leurs témoignages sont difficiles... Se sont-elles prêtées facilement à la confiance ?

Alors facilement, oui, mais uniquement parce que ces témoignages ont été délivrés après 3 ans de tournage. Je les ai filmées pendant très long-

temps, elles se sont habituées à ma présence, des liens d'amitié et de sororité ont fini par se créer, j'ai fini par faire partie intégrante du collectif, j'ai été acceptée comme l'une d'elles et la confiance s'est installée naturellement, au fur et à mesure. La parole était donc plus facile à livrer et recueillir du coup. Elles sont d'ailleurs venues à moi spontanément.

Quel avant / après concernant cette rencontre ?

Avant ça, j'étais déjà une femme assez libre qui traçait son chemin, qui travaillait dans l'audiovisuel, alors que c'est quand même un milieu très masculin je n'ai jamais eu peur de ça, j'ai toujours avancé, la liberté m'a toujours portée.

Après, il est vrai que je pouvais facilement rire à des blagues sexistes, je pouvais aussi être en compétition avec des femmes, j'étais très formée quelque part, et le fait de les côtoyer pendant tout ce temps m'a permis de me déconstruire, je me suis éveillée en quelque sorte. Ce qui ne me choquait pas il y a 4 ans m'interpelle parfois aujourd'hui. Je pense à une pub sur les artisans de France qui date de 2024 où il est dit "allez chez Robert pour ses capacités professionnelles à réparer les moteurs et chez la boulangère pour son sourire..." On en est encore là...

Parlez-nous des collages, de leur préparation, du choix de la langue employée et du paradoxe entre les sujets évoqués et l'ambiance bon enfant qui règne durant les sessions de collages.

Les filles possédaient une liste de slogans et passaient pas mal de temps à décider de la phrase à coller, à comment détourner des slogans nationalistes en slogans féministes, du choix de la langue, corse ou française, en fonction des endroits. Pour la région bastiaise, le corse a souvent été privilégié. Juliette et Charlotte étant d'ici, c'est elles qui géraient cette partie. En Corse-du-Sud, une nouvelle section s'est montée et elles aussi collent beaucoup en langue corse, plus précisément en *suttanacciu*. Je pense que ça interpelle davantage les gens, notamment les hommes, sans oublier les nouvelles générations qui essaient de se réapproprier leur langue. C'est aussi une manière de leur dire que ce n'est pas un combat venu d'ailleurs. La violence est présente ici aussi. Concernant l'ambiance durant les sessions de collages, c'est vrai, malgré tout, il y a beaucoup de vie, de joie même. Lorsqu'elles sortent la nuit pour coller. C'est la vraie bande de filles !

En Corse, et plus largement dans les régions méditerranéennes, il existe un immense respect, presque une sacralisation de la femme, souvent au travers de la mère, donc comment justifier les trois signalements par jour pointés du doigt par le Major Charrnaud ?

Ici, on se pense préservé mais on ne l'est pas du tout. Il y a une sorte de fatalité culturelle. Après la projection d'Arte Mare, une dame de 60 ans avait contacté les filles et avait fini par col-

Les dates des projections à venir

29 janvier

Projection à Marseille dans les locaux de l'association et cinémathèque Mille Bâbords à 19 h 30.

Plus d'informations sur Instagram : @pugagins et @collages_feminicides_corse
Site internet : www.julieperreard.com

31 janvier

Toujours au cœur de la cité phocéenne, projection au cinéma l'Alhambra à 16 h.

10 février

Le documentaire se fera connaître du public parisien au sein des Ateliers Varan à 19 h 30.

8 mars

De nouveau à Paris, dans le 9^e au cinéma Le Max Linder panorama à 19h. Puis, retour en Corse, au cinéma Le Fogata de L'Île-Rousse.



Laurent Depaepe

C O N T A C T S

JULIE PERREARD - RÉALISATRICE

julie.perreard@orange.fr

06 07 50 39 08

LES FILMS D'ICI MÉDITERRANÉE

7 rue de Verdun, 34000 Montpellier

contact@filmsdicimediterranee.fr

SOPHIE CABON - PRODUCTRICE

sophie.cabon@lesfilmsdici.fr

06 83 75 30 25

ANGÈLE PERROTTET - PRODUCTRICE

angeleperrottet@filmsdicimediterranee.fr

06 45 00 84 79

**MARIE BONNET MARTIN - CHARGÉE DE PRODUCTION
ET ATTACHÉE À LA DIFFUSION**

mariemartin@filmsdicimediterranee.fr

06 01 48 29 50